

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 189

Artikel: Terrible cas
Autor: Membrez, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sentinelle qui les garde à vue, et personne ne peut leur parler que leur domestique, encore ne peut-il le faire qu'en français si la sentinelle est française ou en allemand si elle est allemande.

Le jeudi, 13 décembre, on a assemblé la bourgeoisie pour faire élection d'un député suivant qu'il était parlé dans la dite proclamation. Le médecin Helg est nommé à la pluralité des voix au nombre de 85. On l'a nommé à haute voix. Le fougueux menuisier Koetchet n'en a pas eu une seule, quoiqu'il ait fortement brigué cet office. La veille il avait été trouver le général, l'évêque de Lydda et Rengguer, neveu du suffragant, ayant épousé la nièce de cet évêque. Après que la nomination fut faite, tous ont signé et le secrétaire de la ville lui a donné, au nom de la bourgeoisie, sa lettre de créance pour faire voir à Porrentruy qu'il était nommé légalement.

Les députés se sont trouvés à Porrentruy pour le 17 décembre, où il y a eu beaucoup de mécontentement de part et d'autre à cause de la prépondérance qu'ont les patriotes de Boncourt et d'Epiquerez, lesquels l'emportent toujours sur les autres. Les députés de Delémont, de St Ursanne et de la Vallée ont voulu tenir ferme sur cette dite prépondérance : ils disent que ce n'était pas être libres et égaux si on voulait agir de cette façon. Rengguer et les patriotes de Boncourt et d'Epiquerez sont au château chez le général, lequel était prêt à faire battre la générale et à se saisir de tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ses volontés et à celles de Rengguer et c'est par ce moyen que le dit Rengguer a été nommé président de l'assemblée générale de notre pays. Si on avait été libre et tous égaux, jamais Rengguer n'aurait eu la présidence. C'est Moreau de Delémont qui l'aurait eue, à ce qu'on dit. Enfin pour terminer on a fait chanter une grande messe du St Esprit dans tout le pays et on a chanté le *Veni Creator* pour implorer les lumières du St Esprit pour la dite assemblée du 14 du même mois de décembre.

Le dimanche 23, avant veille de Noël, le médecin Helg et celui de Montsevelier, un nommé Koller, tous deux députés se sont trouvés à Delémont et ont fait assebler toute la commune à l'hôtel de ville pour donner connaissance aux citoyens de l'endroit des résolutions de l'assemblée générale. Entre autres choses le médecin Helg nous a dit que tou-

trouvera quelques pauvres petits mérites à récompenser ; Dieu est miséricordieux ; et, plus que jamais, je le comprends, ceux qui souffrent ici-his ne sont pas inutiles.

Elle écoutait, muette, la sublime leçon qui ressortait de sa foi et de son courage.

Un prêtre était venu pour l'absoudre, pour effacer les quelques ombres, si légères, qui auraient pu tenir l'éclatante pureté de cette âme de jeune saint. Puis, il reçut le viatique avec une piété angélique. Confiant et ardente fut son action de grâces. Lorsqu'il l'eut terminée, il fit signe qu'il voulait encore parler.

Par la fenêtre ouverte, pour que le malade pût respirer moins difficilement, la lumière entrait. Le jour renaissait ; le soleil se levait dans un nuage d'or. Les yeux d'Yvan se portaient vers la Basilique, qui, si blanche, s'élevait dans le ciel bleu.

Il murmura : — Alba doit prier à la grotte. Faites-lui dire que je vais mourir. J'aimerais à la revoir.

Puis, tout de suite, branlant sa pauvre tête affaiblie, il renonça à ce dernier bonheur.

— Non, fit-il, non, il est mieux qu'elle demeure en prières devant la Vierge : elle souffrirait en me voyant mourir. On l'appellera quand la suprême paix sera venue pour moi.

les députés de la dite assemblée étaient chargés de nommer chez eux quatre membres pris dans la classe des citoyens pour gouverner les affaires et faire exécuter la police, tant dans les villes que dans les villages. Sans quoi il a choisi pour la dite commission les nommés Joseph Méthille, menuier, Germain Miserez, orfèvre, Germain Helg, teinturier, frère du dit médecin et de l'intrigant Joseph Koetchet menuisier, pour secrétaire le fils de Joseph Koetchet, charon, jeune garçon qui a quitté les études, et a été quelques jours dans un régiment suisse en Espagne et est neveu du médecin Helg. Voilà nos municipaux bien montés ! On exclut tous ceux qui ont quelque connaissance dans les affaires, sous prétexte qu'ils sont aristocrates et adhérents du Prince pour y mettre des sujets sans instruction et avec peu de jugement. (*)

(A suivre).

TERRIBLE CAS

NOUVELLE

André Soumaline était un des meilleurs cosaques d'un village russe. Ce brave homme habitait une chaumière, située au fond du village, avec sa famille, qui se composait seulement de sa jeune femme et de sa sœur unique. Voici ce qu'il arriva un jour à André : Daniel, son frère, invita André avec sa famille, à fêter la St Daniel.

Les hôtes se rassemblerent et naturellement, selon la mode russe, on but à grands coups. Il y avait longtemps que la nuit était arrivée ; il était temps que les hôtes s'en retournassent à la maison. Mais Daniel ne voulait pas entendre parler de cela. Son unique plaisir était d'offrir à boire et de remplir les verres vides. Et l'on sait que c'est bien difficile à refuser quand l'on se trouve en bonne compagnie et si l'on ne

(*) Pour terminer cette année si riche en tristes événements, les patriotes organiseront, le 31 décembre un bal à Porrentruy. Le général Demars envoya querir les deux bergers de cochons pour venir danser avec Madame la générale. Ils sont, en effet, arrivés en sabots. C'était l'égalité patriotique qui a bien révolté tous les honnêtes gens.

Il ajouta, en serrant ardemment la main de sa mère :

— Vous l'aimerez comme votre fille... Vous aimerez aussi André... Ils vous consoleront.

Il venait de se faire apporter un petit tiroir, où il enfermait différentes choses, qui lui étaient précieuses. Au moment du départ sans retour, il voulait confier à sa mère un cher travail, qui avait consolé sa vie de douleur. C'était le rouleau de cantiques à la Vierge dont, dans ses nuits d'insomnie, dans ses jours d'angoissantes souffrances, il avait composé la musique.

Et Marie-Alice, en larmes, acceptait ce legs de son fils.

Elle balbutiait :

— O mon bien aimé, tu t'épuises à me parler ainsi ! Prends un peu de repos... Te perdre ! Oh ! non ! Tu sais bien que je ne puis me séparer de toi.

Mais celle qui sépare, malgré les volontés, malgré les révoltes humaines, l'inexorable mort approchait.

D'une main tremblante, il prit encore, dans le tiroir, une bourse contenant quelques pièces d'or, le peu qu'il s'était réservé pour lui-même de la vente de son Oratoire.

(La suite prochainement.)

veut pas offenser le patron. Mais André savait sa mesure. Il sentait qu'il avait déjà trop bu et craignait de perdre connaissance il résolut, sans que cela fut connu de Daniel, de retourner à la maison. Cela fut vite fait. Après s'être dérobé comme un laron, André arriva à la maison et de peur qu'on ne le trouvât il se cacha sous son lit. Ensuite sous forme de coussin, il prit de vieux chiffons qu'il plaça sous sa tête et s'endormit.

Quelque temps après, la femme et la sœur d'André revinrent à la maison. Ne le voyant pas, elles pensèrent qu'il était allé chez quelque ami du voisinage et sans l'attendre, elles se couchèrent.

Bientôt dans toute la maison, régnait le plus grand silence. La nuit tirait à sa fin. Vers le matin, André sentait sa tête encore lourde et dans sa cervelle à demi reposée, trottaient différents rêves, dont voici le principal :

Il rêvait qu'il était mort ou pour mieux dire qu'il était tombé dans un état de léthargie. Il entendait tout ce que l'on disait et ce que l'on faisait autour de lui-même, ne pouvait rien dire, il ne pouvait remuer aucun membre.

Mais le principal c'est que tous le croyaient mort. Les femmes se mettaient à pleurer. André entend que le compère Daniel est venu dans la chaumière et a dit à haute voix qu'il faut l'enlever sur le champ. Voilà qu'à travers l'étroite porte de la chaumière on a apporté quelque chose de lourd, qui a été posé sur la table. André a deviné que c'était le cercueil. On y a mis André. Le froid parcourt son corps, il veut crier, il ne peut ; il veut soulever une main, un pied, ne fut-ce qu'un doigt pour faire savoir qu'il est vivant, il ne peut. La peur a engourdi tous ses membres.

André tombe dans l'oubli, mais ensuite il commence à se remettre. — Voilà, on venait de l'apporter au cimetière, on avait mis le cercueil près de la tombe et on avait fermé le tombeau. On commençait à le descendre dans la tombe. —

Attention, doucement, disait le compère Daniel.

Le voilà au fond de la tombe, on commence à jeter la terre.

Le bruit de la terre retentit de plus en plus faible. C'en était assez pour André. Il commence à rassembler toutes ses forces, il veut sortir de sa place et il se frappe la tête au couvercle du cercueil (en réalité au dossier du lit.)

Un mal affreux, provenant des coups resentis, force André à se réveiller. — Gloire à Dieu, pensa-t-il, que ce n'était qu'un rêve, mais hélas, quel affreux rêve. — Il voulut se lever, mais de nouveau il se frappa la tête au dossier du lit.

Oubliant tout-à-fait qu'il se trouvait sous le lit, André, sous l'impression du rêve qu'il avait eu, pensa qu'il venait de se heurter au couvercle du cercueil. (Cela voulait dire, que véritablement on l'enterrait vivant). Cette pensée passa comme un éclair dans sa tête. Une peur affreuse s'empara de lui, il gémit et tout en perdant connaissance il commença à frapper des mains le dossier du lit et le mur de la chaumière, persuadé qu'il gisait dans la tombe.

La femme et la sœur d'André se réveillèrent en sursaut, saisies de frayeur. Elles allumèrent une chandelle et alors seulement elle comprîrent leur effroi. Elles employèrent toutes leurs forces à retirer André de dessous le lit. Celui-ci tremblait de tout son corps, comme s'il avait de la fièvre.

vre, parcourut la chaumière d'un terrible regard. Les parents le regardaient et eurent peur.

Ses cheveux étaient devenus aussi blancs que la neige, grâce à ces quelques minutes, passées dans la tourmente.

Voilà ce que produit quelque fois un petit verre de trop.

C. MEMBREZ.

L'ART DE VIVRE

LA BONTÉ.

Nait-on hon ? La Sagesse des nations dit que non : L'homme arrive au mond avec les pires instincts, l'enfant est naturellement cruel.

Est-ce juste ? Non, il y a des êtres doux, des êtres dévoués et tendres et, même dans l'extrême jeunesse, cette tendance apparaît. Le bébé commençant à marcher montre déjà son cœur : il veut parler, donner ; d'instinct, il offre ce qu'il a. Remarquez cela et vous verrez ce fait aussi souvent que le contraire. L'âme qui vient de Dieu n'a pas rencontré dans son voyage du ciel à la terre tous les vices...

L'enfant naît égoïste parce qu'il obéit à un sentiment instinctif ! mais méchant, non. Très vite, s'il a des parents intelligents et doux, il perdra son égoïsme, noyé dans l'amour témoigné et rendu.

Tous les sentiments s'engendrent par le contact : « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. » Vivre dans une atmosphère de paix, rend calme ; vivre dans l'agitation, rend nerveux. Se trouver sans cesse au milieu d'êtres bons et dévoués est contagieux ; se trouver entre la malice et la duplicité peut faire devenir mauvais.

A partie égale, lorsque deux êtres sont associés, forcés de partager l'existence quotidienne, le plus fort impose sa nature au plus faible — le plus fort moralement s'entend — car, au physique, il est souvent le plus faible. C'est pourquoi, chez beaucoup de ménages, par exemple, la femme prédomine comme influence dans l'accomplissement des actes et la direction des pensées.

La bonté s'acquiert aussi par l'éducation et le raisonnement, par l'empire de la volonté sur l'instinct. Si le premier mouvement porte à la répression, le second doit mener vers l'indulgence. Les indulgents sont toujours des êtres supérieurs. Il voient l'humanité de haut et se jugent au-dessus des petites vengeances. L'indulgence naît de la fierté et, quelquefois aussi, de la fiabilité et même de la crainte. Celle qui naît uniquement de l'estime de soi est juste et digne ; seule, elle impose le respect, tandis que l'autre fait germer le désir d'abuser.

La pensée, guide d'un acte, est beaucoup plus vite perçue par celui qui la reçoit qu'on ne la pense. Il devine d'intuition, sans s'en rendre compte, par le seul fait de l'influence impondérable des fluides partant d'un cœur à l'autre. Les subalternes, même les animaux, obéiront à l'indulgence à base de supériorité et se moqueront de l'indulgence à base de faiblesse et de crainte. Sans réflexion, sans analyse, ils sentiront le moteur employé vis à vis d'eux. La bonté est le plus grand mobile de la vie de relation.

Avec elle, plus de faute, plus de haine, plus de querelles ; la bonté est la mère du



L'impératrice

Frédéric

décédée le 5 août

1901.

bonheur, parce qu'elle fait aimer, et que l'on est heureux lorsqu'on est aimé.

Le premier exercice quand on veut acquérir la bonté, c'est d'éviter de dire du mal des autres, c'est de parler avec douceur, sans flatterie, avec justice sans raideur. C'est de ne froisser personne, de respecter toutes les conditions sociales et d'éviter aux petits les humiliations.

Le peuple, les serviteurs souffrent de légères nuances auxquelles bien peu de gens pensent et qu'il est si simple de leur épargner en songeant un peu combien leur vie — occupées à préparer le bien-être et le plaisir des autres — est peu favorisée. Par exemple, au lieu de dire rudement à une servante qui, levée tôt, balaye et prépare votre chocolat pendant que vous achetez de dormir : « Ceci est mal nettoyé, vous ne savez rien faire », vous dites : « Ma fille, vous avez oublié de faire ceci, veuillez y penser ». La domestique obéira et, de plus, vous aimera.

Si à l'enfant qui s'est mis en colère, a brisé ses jouets et tapé son chien, vous dites en le repoussant avec impatience, que vous ne l'aimez plus, il sera froissé dans son petit cœur, sa confiance en sa mère sera amoindrie, il répondra aussi, quand vous le gronderez : « Je ne t'aime plus ». Au lieu de l'imiter dans ses violences, dites-lui : « Mon cher, tu as fait mal à cette pauvre bête qui gémit, tu m'as fait de la peine à moi qui t'aime tant ; maintenant, tu n'auras plus de jouets puisqu'ils sont cassés et ton chien, au lieu de te suivre, s'enfuira à ton approche ». L'enfant pleurera de remords au lieu de sangloter de rage. L'influence de la bonté aura pénétré son âme.

Ne soyons jamais dur pour personne ; la vie l'est tellement pour beaucoup qu'il faut, de tous les chemins, ôter le plus d'épinettes possible, se faire l'apôtre du bonheur, jeter sur les autres les roses de son cœur.

RENEÉ D'ANJOU.

Poignée de recettes

Contre les piqûres de moustiques. — Pour faire cesser la douleur cuisante et l'enflure.

Monquat recommande la formule suivante : solution d'aldehyde formique (à 40 pour cent) 5 grammes, alcool à 90° et eau, de chaque 10 grammes.

On fait plusieurs applications et on laisse évaporer jusqu'à cessation de la démangeaison, environ pendant 15 minutes.

C'est là une solution concentrée de formol qu'il serait dangereux d'appliquer sur des muqueuses ou sur des surfaces excoriées ; il faut, pour en faire usage, que l'épiderme soit intact.

On peut également appliquer sur la piqûre de la teinture d'iode ou bien une solution de menthol dans l'alcool ou l'eau de Cologne, dans la proportion de 5 pour cent ; ou encore de l'acide volatil. On peut obtenir une action de longue durée en déposant sur la piqûre une goutte de la solution suivante : acide volatil, 15 grammes ; colodion, 5 grammes et acide salicylique, un demi gramme.

Pommade à l'ichthyol pour les brûlures. — Voici une excellente recette qu'on nous recommande.

Oxyde de zinc	5 grammes.
Craie préparée	
Poudre d'amidon.	à 10
Huile de lin	
Eau de chaux	
Ichtyol	1 à 3

Pour nettoyer les objets nickelés : En débitez des avantages considérables que donne le nickelage, il ne faut pas croire que les surfaces traitées suivant ce procédé demeurent immaculées, et ne se laissent pas attaquer plus ou moins par une foule d'agents qui les salissent et les ternissent. Il est donc bon de posséder une recette pour nettoyer les objets nickelés ; nous supposons du reste qu'il s'agit d'objets ou d'ustensiles d'assez faibles dimensions pour qu'on puisse les immerger aisément dans le bain que nous allons indiquer.

Pendant une nuit, on les laisse tremper dans une solution de chlorure d'étain ou de chlorure de zinc, solution qui doit être préparée avec de l'eau distillée. Il suffit ensuite de les laver à l'eau courante, et de les essuyer, pour les frotter finalement énergiquement avec une peau de chamois.